

ALAIN ROUSSET ET SON FESTIVAL

PAR JEAN-NOËL JEANNENEY¹

Puisque tout, comme on le sait, finit toujours en Sorbonne, je ne doute pas que le festival de Pessac méritera quelque jour une thèse de doctorat très savante et très informée. Mais on ignore avec quel délai l'histoire du temps présent peut imposer ses sagesses distancées... ou refroidies. Hâtons-nous donc, sans plus attendre, de l'honorer. Selon un témoignage qui ne prétendra pas s'exempter d'une reconnaissance envers le maître d'œuvre de cette équipée partagée.

Partagée, oui! Car Alain Rousset, expert en amitié, voulut la définir d'emblée comme une aventure collective. Il ne fallut pas seulement, pour qu'elle s'épanouît, son intuition et son énergie mais, d'abord et au premier chef, son goût du travail en équipe.

Nous avons quelquefois plaisanté (à demi?) en réclamant une plaque commémorative sur un mur de la rue Bernard-Palissy, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, là où un restaurant – aujourd'hui disparu – vit se rejoindre, en tête-à-tête, nos juvéniles imaginations. Nous ne nous connaissions guère, nous nous étions aperçus lorsque lui dirigeait le cabinet de Philippe Madrelle, président du Conseil général, au moment du lancement de Radio France Bordeaux-Gironde. J'avais lancé, à partir de la présidence de Radio France, cette station locale qui a prospéré depuis lors. En cet automne de 1989, belle année du Bicentenaire, le tout jeune maire de Pessac, qui venait de conquérir son fauteuil, au mois de mars précédent, aux dépens d'une municipalité « post-gaulliste », me demanda de réfléchir avec lui à une initiative culturelle propre à marquer son mandat.

La fameuse rosière, jeune fille pure d'une famille nombreuse, célébrée chaque année depuis 1896 et à laquelle Jean Eustache avait consacré deux documentaires retentissants en 1969 et en 1979, ne paraissait pas au nouvel

1 Historien, président du festival du film d'histoire de Pessac depuis 1989.

édile, à juste titre, pouvoir incarner seule les ambitions de la ville dans ce domaine. De notre conversation une idée fondatrice se dégagea vite.

Ma génération d'historiens se portait vers une curiosité nouvelle, concernant la place du cinéma dans les sensibilités collectives. Celui-ci se nourrissait, depuis son apparition, des chroniques du passé mais, réciproquement, et plus récemment (Marc Ferro ayant donné une impulsion décisive), l'histoire universitaire avait développé le goût de s'occuper des écrans. Il s'agissait d'y considérer, à côté des séductions de l'écrit, une manière différente, et souvent magnifique, de restituer le passé. Et aussi, au second degré, d'apprécier l'influence que le cinéma avait conquise sur la mémoire des peuples, donc sur leurs attitudes, leurs dilections, leurs ardeurs, leurs élans, leurs préjugés, leurs illusions, leurs emportements, et – pourquoi pas? – leurs sagesses.

C'est ainsi que surgit, en peu de minutes, à cette table du quartier de Saint-Germain-des-Prés, le projet d'une rencontre entre les artisans de ces deux mondes, qui pourraient, en rythme annuel, s'enrichir mutuellement, devant un public neuf et ardent à profiter de ce que leur dialogue apporterait de lumières nouvelles.

Il fallait élargir, d'emblée, notre polygone de sustentation. Jean Lacouture, Bordelais prestigieux, était voué à nous rejoindre, comme journaliste et comme écrivain, lui dont la curiosité universelle s'était, de longue date, attachée à des réflexions à la fois sur l'image et sur la biographie. Il se dit aussitôt partant. Jean-Pierre Rioux fut recruté, dans la ligne de son grand talent d'écriture et sa sensibilité rétive à tout embrigadement. Je suggérai d'atteler aussi notre revue *L'Histoire*, fondée en 1978 par Michel Chodkiewicz et Michel Winock, et à laquelle j'étais associé depuis l'origine : l'état d'esprit adéquat y régnait. Dans le champ de la production audiovisuelle, notre ami Jean Labib était fait pour apprécier le projet. Il nous rejoignit sans hésiter. Enfin confiance fut faite d'emblée à Pierre-Henri Deleau, programmeur averti et déterminé.

Ainsi fut lancé l'esquif. Oh! nous n'étions pas sûrs qu'il saurait affronter la haute mer. Bien des aventures semblables ne durent qu'un seul été. Mais chacun sait qu'à Pessac la réussite est venue contredire les esprits chagrins. À l'issue plus de trois décennies écoulées, il n'est pas vain de s'interroger sur ses ressorts.

L'affection ne m'égaré pas : Alain Rousset est légitimé à s'en voir attribuer, sans conteste, le premier mérite. Après le tremplin de sa mairie, qu'il a tant aimée, élu à la présidence du Conseil régional d'Aquitaine (son duché, comme on sait, s'étant encore élargi récemment), il a pu soutenir le festival du film historique à partir d'une puissance institutionnelle. Mais cela eût été insuffisant sans la continuité d'une volonté; sans l'appui d'un conseil d'administration pluraliste et progressivement enrichi; sans le choix pertinent de responsables très sûrs – le dernier étant François Aymé, dont la compétence accompagne un grand talent d'animateur –; sans la disponibilité d'une petite équipe dure à la tâche et toujours disponible où brille Anne-Marie Recurt, habile à merveille parmi l'entrelacs des talents et des vanités.

Il fallut veiller à la géographie des lieux : leur dynamique étant essentielle. L'immeuble de la mairie, qui accueillit dans les débuts à des expositions parallèles, a été longtemps juxté, sur la place qui s'étend entre l'église et le monument aux morts – juste support, lui aussi d'une haute mémoire –, par une grande tente provisoire érigée à l'occasion du festival. Certains en ont entrevenu, un temps, quelque nostalgie, mais celle-ci s'est dissipée grâce à la construction du nouveau complexe de salles qui affiche, tout naturellement, le nom de Jean Eustache.

La longue liste des thèmes adoptés porte la marque d'Alain Rousset, non sans que sa conviction initiale n'ait su parfois s'incliner devant une majorité d'avis différent, ou, au besoin, prendre patience avant que n'émerge, plus tard, le sujet qu'il chérissait. La gaieté, dans les délibérations qu'il anime, se fait sœur de la connivence. Ce patron, en l'occurrence, est un démocrate.

L'énumération dessine les grandes lignes d'une expérience. Disons-le sans barguigner : le seul thème qui n'ait pas vraiment attiré les foules – ou au moins qui les ait complètement séduites – fut le dernier du précédent millénaire, en 1999 : « Le bonheur. » Nous avons pensé naïvement que nous trouverions là un l'écho tout naturel aux satisfactions multiformes qu'éprouvait notre public en nous rejoignant chaque année par dizaines de milliers et que la félicité commune s'y verrait métaphoriquement saluée. Il n'en fut rien, et ce fut tout juste si on ne s'ennuya pas, cette année-là. Le sujet « Douce France », patriotisme aidant, brilla davantage (2006). Mais, pour l'essentiel, nous vérifiâmes que les grands mouvements de l'histoire qui inspiraient avec succès les cinéastes étaient ceux-là mêmes qui gouvernaient

l'humanité depuis la nuit des temps, nés des diverses passions sous l'effet desquelles nos semblables se déchirent indéfiniment.

L'amour destructeur, l'appétit du gain, le goût de la domination, les frénésies du pouvoir, les affrontements guerriers : telle fut notre provende naturelle. « L'argent » démontra sans peine ses vigueurs et ses maléfices (1996), « Les fanatiques » (2003) attirèrent toutes les curiosités, ambivalentes, des spectateurs, les « révoltés et résistants » (1993) leur gratitude, « la Grande guerre » (2008) ou les vingt ans conduisant à la Seconde (2018), tout comme « la Guerre froide » (1991), leur fascination. On évoqua par deux fois l'emprise coloniale, sa pratique et ses déconfitures (1990 et 2010). On s'attacha aux prestiges et aux faiblesses de la démocratie, en traitant de la liberté (2007) et des rapports ambivalents de celle-ci avec la culture (2016). On s'inquiéta du rôle incertain des médias, selon les « ruses de la vérité » (2004) et des incertitudes de la justice des hommes (2001). On se passionna pour les multiples chemins par lesquels le pouvoir politique se conquiert (2011) et pour la manière dont les femmes l'exercèrent spécifiquement (1992). On scruta les religions, fécondes ou meurtrières – y compris la foi communiste (1997 et 2009). Nous sûmes aussi jouer de la nostalgie que la relève des générations fait surgir dans les esprits et dans les cœurs : les « années soixante » ayant fort plu en 1994, nous réitérâmes en 2012 avec les « années soixante-dix ».

Le temps de l'historien se marie toujours opportunément avec l'espace du géographe : puisque l'Aquitaine avait, de tout temps, nourri ses élans et ses prospérités d'ambitions lointaines, nous nous devons de regarder vers le grand large (« la mer », 2002), le mouvement des peuples (« les émigrants », 1995) et vers l'ailleurs, sur la planète – en sachant que l'élection de pays étrangers nous permettrait de découvrir des filmographies souvent méconnues. Nous fûmes ainsi conduits vers les États-Unis (« le pouvoir américain », 2000), vers l'Inde et la Chine (2013), vers l'Allemagne (2014), vers la Grande-Bretagne dans l'ambiance du Brexit (« *So british!* » 2017), vers le Proche-Orient (2016) : le drame du Bataclan, en 2015, nous imposa d'annuler l'édition de cette année-là et d'en proposer deux en 2016.

En 2005 enfin, l'année du référendum malheureux sur l'Europe, nous ne craignîmes pas d'inscrire dans notre liste la longue émergence de l'Union du continent. Et ce fut l'occasion de souligner une donnée qui remonte à l'origine même du festival : notre souci primordial de servir l'esprit répu-

blicain, en particulier parmi les jeunes classes d'âge qui nous sont venues nombreuses afin d'y trouver les prémices d'une culture cinématographique.

Lorsque je songe au succès tri-décennal de notre entreprise, il me vient à l'esprit que ce ressort du civisme, qui, d'entrée de jeu, nous était apparu comme essentiel, y a compté, en vérité, pour beaucoup. Non pas que la petite équipe fondatrice ait jamais envisagé d'imposer je ne sais quel didactisme pesant, encore moins un esprit partisan : lorsque la municipalité de Pessac a changé de couleur, passant de la gauche vers la droite, le souci de l'intérêt commun s'est imposé à tous. Mais il n'empêche que nous n'avons jamais fait mystère de notre espoir de contribuer à installer dans les esprits et – pourquoi pas ? – dans les cœurs, quelque lucidité accrue, quelque fidélité républicaine renforcée, grâce aux lumières du passé.

Nous sommes partis de la certitude que, dans le monde si chahuté où nous vivons et que nous allons léguer à nos enfants, tout effort d'analyse, d'interprétation et finalement de détermination exige chez les citoyens un recul temporel, une profondeur de champ : celle que tend à nous refuser la prolifération des nouvelles dont Internet nous abreuve, et souvent nous accable. La classe, l'amphithéâtre peuvent y pourvoir. Ils le doivent. Mais l'enseignement appelle des renforts, tout au long d'une vie dans le forum.

Or il se trouve, – et voici la seconde conviction originelle que n'a pu que renforcer, au long des années du festival – que, décidément, le dialogue entre l'histoire et le cinéma (ou la télévision, à la fois servante et, dans les meilleurs des cas, complice) est, à cette fin, d'une fécondité singulière. Les innombrables débats organisés entre les tenants des deux vocations en ont témoigné sans limites.

Dans le vaste champ du documentaire (genre auquel divers universitaires, parmi nous, ont eu d'ailleurs le goût de contribuer, comme conseillers ou, à meilleur escient, comme auteurs auprès d'un réalisateur), il s'est trouvé sans relâche stimulant pour l'intelligence, à Pessac, de considérer ce que l'image mobile impose de spécificité au récit, par rapport à un livre : les sensibilités originales, les habiletés (ou les filouteries) du montage, la rencontre, parfois brutale, entre ce qui est dit et ce qui est montré.

Il reste que c'est probablement dans le champ de la fiction que le dialogue entre cinéastes et historiens a été le plus enrichissant, au fondement même du festival. Il ne s'agit pas seulement de cette curiosité mutuelle dont

je parlais en commençant. On doit dire davantage. Deux ou trois générations de chercheurs ont élargi leur enquête, depuis un demi-siècle, par-delà la quête obstinée des faits, de leur véracité, de leur logique, de leur hiérarchie, de leurs enchaînements, vers le large domaine de la représentation des événements. Nous avons appris qu'une idée fausse devient aussitôt un fait vrai, que si les clichés, les stéréotypes, les mémoires peuvent déformer toutes choses, leur effet se fait à son tour moteur de l'histoire en marche. Par quoi nous sommes protégés contre toute protestation de cuistres s'en prenant l'usage que les gens d'images peuvent faire, profus et infiniment libre, du passé.

Il paraît que l'histoire n'est pas une « science dure » ? Eh bien ! À Pessac nous l'aimons comme « molle », si l'on peut définir ainsi sa plasticité. Notre discipline n'aurait aucun avantage à se montrer offusquée par la diversité des usages que peuvent en avoir des créateurs, quand bien même ils font bon marché, par nature, des règles, indispensables mais parfois moroses, de l'érudition et de ses rigueurs.

Les liens de l'histoire avec la littérature, le roman, la poésie, le théâtre sont intimes (n'est-ce pas Shakespeare, Corneille, Voltaire, n'est-ce pas Hugo, Claudel, Aragon ?). Alexandre Dumas s'attribuait joyeusement le droit de faire des enfants à Clio, notre muse, à condition qu'ils fussent beaux. En trente ans, Pessac a su confirmer que la même règle vaut pour le cinéma. Il ne s'agit pas de se targuer de tolérer l'usage que, depuis sa naissance même, il entretient du passé, il s'agit de s'en réjouir infiniment, tant les bénéfices sont mutuels.

Nulle injure n'est faite ainsi aux règles de la méthode qui s'imposent, du côté de la véracité, aux bons serviteurs de l'historiographie. Mais ceux-ci, eux-mêmes ne peuvent prétendre, heureusement, se priver jamais, afin de remplir les blancs laissés par les archives et les témoignages, des vertus de l'imagination, quand bien même elle est encadrée. En vérité, des deux côtés, chacun fait son miel de l'offre de l'autre.

Ai-je assez rendu l'ambiance intellectuelle et affective de la semaine annuelle où s'épanouit le festival ? Il faut célébrer l'amabilité contagieuse de l'équipe d'organisation, les rituels chaleureux de l'ouverture et de la clôture, la connivence au cœur des petites salles, le *vibrato* des grands auditoriums attentifs de la salle Fellini, le plaisir des retrouvailles personnelles, les dialogues improvisés dans les escaliers, les couloirs et les ascenseurs, sans oublier,

en rejetant tout masque hypocrite d'austérité, les qualités gastronomiques de l'accueil, où les grands vins de Bordeaux flamboient.

Je gage que le lecteur de ces lignes en tirera la même conclusion que tous nos *aficionados* : si l'inspirateur premier de cette entreprise, entouré des complices qu'il a su rassembler, venus de la cité même de Pessac, de Bordeaux, de Paris ou d'ailleurs, manifeste l'esquisse d'une fierté devant le succès, celle-ci ne sera ni usurpée ni malvenue : approuvée!